



L'ÉCHO

JEUDI 30 JUIN 1910

XXI^e ANNÉE. — N° 7100. — JEUDI 30 JUIN 1910

BUREAUX : LILLE — 15, rue d'Angleterre — Téléphone : 672

5 DE ROUBAIX-TOURCOING 5 CENTIMES

BUREAUX : ROUBAIX — 33, rue du Vieux-Abrévot — TOURCOING — 85, rue des Ursulines

ADVENAT REGNUM TUUM

Jeudi 30. — SAINT MARTIAL

MERCREDI 29 JUIN 1910

La journée

Le Pape vient de désigner comme légat du Saint-Siège au Congrès eucharistique de Montréal, le cardinal Vincenzo Vannutelli.

Après une séance d'un intérêt considérable, où les communistes conduits par M. Berteaux ayant vainement essayé d'élire M. Briand, ont pitoyablement échoué la majorité de 404 voix contre 131 a approuvé les déclarations de gouvernement.

M. B. Chastel et Chabot, les nouveaux députés de Nevers et de Verdun, ont été sacrés aujourd'hui, le premier à Lyon par S. Em. le cardinal Coullié, le second à Verdun par Mgr Dubois.

M. Fallières partira, le 2 juillet prochain, pour Clermont-Ferrand et Blois. Nous publions le programme du voyage présidentiel.

Le duc d'Alençon est mort place Saint-Martin à 11 heures dans sa propriété de Saint-Pierre (Angleterre).

Un violent orage a eu lieu dans la Chaulu. Nous avons eu 13 morts et 71 blessés. L'ennemi a subi de graves pertes.

En Angleterre, sur la proposition du ministre, la Chambre des Communes a voté, en première lecture, par 385 voix contre 42, une résolution nouvelle de la Déclaration royale d'été au banne toute expression offensante pour les catholiques.

Une bombe a éclaté à Barcelone. Un jeune homme a été tué ; plusieurs soldats et agents de police ont été grièvement blessés.

Un dirigeable allemand, « Deutschland » (Zappalin-VII), a été détruit près d'Osabruck. Le ballon est tombé au milieu de la forêt de Teutobourg ; grâce à cette providentielle coïncidence, aucun accident de personnes n'est à déplorer.

310 navires doivent prendre part aux grandes manœuvres navales anglaises qui auront lieu cette année, dans l'Atlantique et commenceront le 4 juillet.

Le légat du Saint-Siège au Congrès eucharistique de Montréal

Le Pape a désigné le cardinal Vincent Vannutelli comme légat pontifical pour présider le Congrès eucharistique de Montréal.

Le cardinal-légat sera accompagné de M. de Croix, curé de la paroisse de Sainte-Waudru à Mons (Belgique), prolocuteur apostolique, et Tampieri, camérier honoraire, attaché à la secrétairerie d'Etat, et de M. Healy, camérier de capo et d'épée.

Les manœuvres navales anglaises

310 navires y prendront part

Les grandes manœuvres navales anglaises, qui commenceront le 4 juillet, auront une importance exceptionnelle ; elles se dérouleront non pas dans la Manche et la mer du Nord, comme les années précédentes, mais dans l'océan Atlantique.

Toute la flotte des eaux anglaises, de la Manche et de la Méditerranée, avec leur division de croiseurs seront mobilisés.

Quand l'armée navale sera au complet, elle comptera 44 cuirassés, 25 croiseurs cuirassés, 105 contre-torpilleurs, 36 torpilleurs, 50 sous-marins et 50 navires divers, donnant le formidable total de 310 unités.

Le Mois littéraire et pittoresque

REVUE DES FAMILLES

Abonnement : un an, 12 fr. — Etr., 14 fr.

Le numéro : 1 franc

Maison de la Revue, 8, rue Regnaud, Paris.

Question de vie

La France, en cette saison, est le plus beau pays du monde.

Je viens de la traverser d'une frontière à l'autre, et, dans cette course rapide, je ne me lassais point de baigner mes yeux en cet océan de fraîche verdure.

Partout ondulaient sous la tiède caresse de la brise de riches promesses de moissons. Les vignes jetaient sur la pente des coteaux toute la gamme des couleurs, depuis le vert sombre jusqu'aux nuances claires et tendres. Des bouffées de parfums montaient des prairies. Les forêts étaient l'orgueilleuse opulence de leurs frondaisons.

Et la belle lumière du ciel de France, très douce, atténuait les tons trop crus, les noyait dans une symphonie de couleurs où rien ne heurtait l'œil, où tout était charme et harmonie.

Ah ! le bel hymne à la vie que chante, à l'heure qu'il est, la douce France !

Et pourtant, il faut le dire, il manque quelque chose dans ce concert. Il y manque ce qui agrément et anime les paysages de tous nos grands peintres, et qu'ils y font mettre par d'autres lorsqu'ils ne savent pas les peindre eux-mêmes : il y manque des hommes, des femmes, des soies rustiques, ces envols de garçonnets et de fillettes sur les pentes gazonnées et par les clairières, toute cette vie humaine sans que la plus riche nature n'est pas vivante.

Dans les villes du centre où je m'arrêtais, même impression de vide et de solitude.

Un morne silence règne par les rues et sur les cours. Peu ou pas de cris, de ces piailllements d'enfants qui jouent, qui courent, qui se disputent et qui rient. Ça et là seulement de petits solitaires qui errent avec je ne sais quel air triste et de fermés dans le visage, ou bien un bébé, le bébé, soigneusement pompé, gardé comme une petite chose précieuse qu'on promène à pas feutrés et comptés.

C'est la petite idole, c'est l'enfant unique.

Pour qui a passé son enfance en des régions débordantes de vie, où l'être humain pousse abondant, remuant, tumultueux, joyeusement grouillant, l'aspect de ces champs et de ces villes désertiques produit un vague sentiment de tristesse et d'ennui. Et quand il y réfléchit, quand il raisonne cette pénible impression, le serrement de cœur devient une épouvante.

Voilà donc ce beau, ce grand pays, le plus riche du monde. La Providence y a semé à pleines mains la vie et le moyen de vivre. Elle lui a donné un sol merveilleux de fécondité, un sous-sol recelant toutes les richesses utiles à l'existence, un ciel incomparable. Que pouvait-elle faire qu'elle n'ait point fait pour lui ?

Et lui n'a pas le courage de se fier à elle. Il lui marchandé l'effort et le sacrifice qu'elle demande en échange de ses dons. Il refuse la vie. Il ne pose plus assurément son lendemain. Il se renferme dans un égolisme volontairement stérile ; et la mort, une mort voulue, calculée, criminelle, guette ce peuple.

C'est l'horrible, la honte, le lâche suicide. Et sur ces plaines opulentes, sur ces riches coteaux, sur ces coteaux jadis exubérants de vie, sur toutes ces richesses et tous ces souvenirs d'une race qui remplissait naguère l'univers de ses essaimages conquérants, s'étend un voile funèbre qui sera demain uninceul....

Justement, un journal acheté dans une gare me présente une statistique qui rendit amères encore ces réflexions et plus aiguë cette souffrance.

C'était la statistique parue à l'Officiel du mouvement de la population en France durant l'année 1909.

Les chiffres en sont accablants. Ils accusent dans le niveau de la natalité une dépression effroyable : 770 000 naissances seulement contre 868 000 il y a neuf ans, en 1901.

Il faut remettre sous les yeux du public ce tableau de la décadence vitale de notre race depuis le début de ce siècle à peine né. On ne saurait trop méditer ces symptômes de mort par le chloroforme, comme les appelle le D^r Bertillon.

Nombre des naissances en

1901.....	858 000
1902.....	846 000
1903.....	827 000
1904.....	818 000
1905.....	807 000
1906.....	807 000
1907.....	774 000
1908.....	792 000
1909.....	770 000

Donc, en moins de dix ans, la France s'est dépeuplée graduellement, comme si une catastrophe semblable à celle de Messine avait englouti une ville comme Bordeaux.

Et si l'on examine au point de vue militaire ce chiffre de 770 000 naissances, quelle perspective effrayante pour la défense nationale à venir !

Divisons-le par deux pour avoir le nombre approximatif des naissances masculines : soit 385 000.

Faisons maintenant la supposition très large que les quatre cinquièmes de ces enfants atteindront leurs 20 ans, sains et valides. Cela nous donnera un contingent de 300 000 soldats, tandis que les contingents actuels atteignent encore 400 000 hommes et sont cependant tellement insuffisants, qu'à l'invasion des Romains de la décadence, nous songeons à recruter les barbares, les races noires, pour renforcer la puissance de nos armées et combler les vides de la dépopulation.

Et dire qu'au delà du Rhin il est né 2 022 000 petits Allemands en 1909. Dire que par-delà les Alpes, même année, 1 004 000 petits Autrichiens et 1 071 000 petits Italiens ont vu le jour. Comment, devant ces rediforts formidables que la vie apporte à nos adversaires éventuels de la Triplice, comment se défend de ce sentiment de désespérance qui faisait tomber les armes des mains d'un courageux soldat qui s'écriait : « Ils vont trop ! »

Et tandis que nos cours patriotes se désolent devant ces statistiques navrantes, d'autres statistiques ajoutent encore à leurs angoisses. Nous voyons, par exemple, que si le chiffre des naissances diminue, celui des divorces augmente tous les ans, celui des suicides dans les théâtres atteint cette année un total qui ne s'est jamais vu jusqu'ici, hormis en l'année de l'Exposition.

On constate que la littérature pornographique devient chaque jour plus abondante et plus audacieuse, et que la propagande infâme ainsi que le commerce abominable des moyens restrictifs de la natalité se font au grand jour et avec une parfaite impunité.

Telle ville où, voilà dix ans, les naissances l'emportaient d'un tiers sur les décès, arrive aujourd'hui à l'équilibre entre les uns et les autres, parce que publiquement, au vu et au su de tous et de la police, plus de 60 dépôts de cadavres et des brochures de mort y sont ouvertement distribués aux femmes, aux jeunes filles et aux jeunes filles.

Avant que de proposer des lois sompuares qui ne produiront rien ou presque rien et qui, au surplus, seront tournées par qui le voudra, les pouvoirs publics devraient traquer et punir sans pitié cette propagande et fermer ces officines d'assésinat préventif.

Mais le peuvent-ils, veulent-ils seulement user des armes que les lois existantes mettent entre leurs mains ?

Les gouvernants ne sont-ils pas eux-mêmes les complices et souvent les adeptes de ces théories infâmes ? Ne sont-ils pas les esclaves de la secte qui a juré l'extinction de notre race dans la boue abjecte du matérialisme ?

Alors, on en arrive à cette conclusion que pour sauver la France il n'y a pas d'autre moyen que sa christianisation.

Où bien notre pays redeviendra catholique, ou bien notre pays mourra.

C'est une question de vie ou de mort pour lui.

Grr.

Mort du duc d'Alençon

Le duc d'Alençon, dont nous apprenons la mort éditante, survenu ce matin à 6 heures, à Wimborne (Angleterre), était fils du duc de Nemours, fils cadet de Louis-Philippe, et de la princesse de Saxe-Cobourg-Gotha.

Né à Neully le 12 juillet 1844, il avait épousé, le 26 septembre 1868, à Possenhofen, la princesse Sophie, duchesse de Bavière, sœur de l'impératrice d'Autriche et de la reine de Naples.

On sait que l'infortunée princesse péri dans le terrible incendie du Bazar de la Charité, le 4 mai 1897.

Le frère aîné du duc d'Alençon, Gaston, comte d'Eu, avait épousé Isabelle, fille de Dom Pedro II, empereur du Brésil, auquel le comte d'Eu aurait succédé, si la révolution de Rio-de-Janeiro n'avait renversé la dynastie de Bragança.

Le duc d'Alençon laisse deux enfants, la princesse Louise, qui a épousé le duc d'Alphons de Bavière, et le prince Emmanuel, duc de Vendôme, marié à la princesse Henriette de Belgique, fille du duc de Flandre et cousine germaine du roi Albert I^{er}.

Par sa tante, la princesse Clémentine, le duc d'Alençon était cousin du roi Ferdinand de Bulgarie.

Comme son père, le duc de Nemours, et ses sœurs, les princesses Marguerite et Blanche d'Orléans, le duc d'Alençon était animé des sentiments de la plus vive pitié. Il entretenait les rapports les plus étroits avec le R. P. Stanislas de l'Ordre des Capucins, qu'il allait souvent voir à Gratty, en Belgique, depuis que les lois séculaires avaient déposé le vénérable religieux et ses frères du couvent de la rue de la Santé.

On aurait pu dire du duc d'Alençon ce qu'on disait de son père, le duc de Nemours : qu'il était le légitimiste de la famille. Le comte de Chambord avait une affection particulière pour ces deux princes dont l'attachement ne fut pas ébranlé à la fin des deux branches de la famille royale, en 1879. En 1883, lorsqu'une loi expulsa de l'armée

les princes appartenant aux familles qui avaient régné sur la France, le duc d'Alençon était capitaine d'un régiment d'artillerie en garnison à Vincennes. C'était un brillant officier, dont la taille élancée et la tournure élégante attiraient tous les regards.



LE DUC D'ALENÇON

Depuis, le duc d'Alençon partageait son temps entre Paris, Cannes et ses résidences d'Angleterre et du Tyrol.

Lors des fêtes de la béatification de Jeanne d'Arc, le duc d'Alençon fut chargé par son neveu, le duc d'Orléans, chef de la Maison de France, de porter au Pape une lettre autographe de lui et de le représenter au Vatican pendant les solennités.

Le duc d'Alençon occupa, à Saint-Pierre, la tribune des princes du sang.

Tout récemment, le prince, qui avait beaucoup aimé la *Vérité Française*, se faisait représenter, par le baron Tristan Lambert, aux obsèques de M. Auguste Roussel, ancien directeur du journal catholique aujourd'hui disparu.

GAZETTE

Les patronages laïques

De la Franc-Maçonnerie démasquée (25 juin) :

« Encore une fois, la Maçonnerie vient de déclarer officiellement que les patronages laïques sont bien sortis de son sein ; qu'elle en est l'inspiratrice, la mère et la gardienne. Le 5 mai, avait lieu la distribution des récompenses des « championnats et challenges » de 1910. L'ordre du jour portait en tête : ŒUVRE DES PATRONAGES LAIQUES DE FRANCE

Fondée par la Franc-Maçonnerie, en 1908

« Le gouvernement accorde à cette œuvre ses plus dignes bénédictions et ses encouragements les plus flatteurs, puisque la cérémonie était annoncée sous la présidence d'honneur de M. Aristide Briand, président du Conseil des ministres ; Gaston Doumergue, ministre de l'Instruction publique ; Albert Sarraut, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre. »

M. Briand nous a dit un jour à la tribune qu'il n'avait pas l'honneur d'être franc-maçon. On dirait vraiment qu'il le regrette, mais il n'y a pourtant pas de quoi !

Une souche de 5 000 rejets

La famille Trudelle, la plus répandue peut-être aujourd'hui au Canada, descend de ces braves et généreux colons qui vinrent s'établir au Canada, dans la première moitié du XVII^e siècle.

Le premier de ce nom arriva à Québec en 1645 ; il s'appelait Jean et était fils de Jean Trudelle, de la paroisse de Parfondval, près de Mortagne, dans le Perche, département actuel de l'Orne. Il s'établit sur une terre, à l'Ange-Gardien, près de Québec, comté de Montmorency.

Jean Trudelle épousa, à Québec, en 1655, Marguerite Thomas, qui lui donna douze enfants — neuf garçons et trois filles.

On compte environ « cinq mille » familles descendant du premier Trudelle en Canada.

Les Trudelle du Canada ont formé le projet d'élever un monument à la mémoire de leur premier ancêtre, Jean Trudelle ; ce monument sera érigé sur les fondations mêmes de sa maison.

Tout en rappelant la mémoire du premier ancêtre des Trudelle en Canada, ce monument doit aussi faire revivre le souvenir de la première messe de la paroisse de l'Ange-Gardien, laquelle fut dite dans la maison même de Jean Trudelle, en 1644.

L'inauguration doit avoir lieu vers le mois de septembre prochain.

Un mot du roi des Belges

Un journal du matin conte cette anecdote bruxelloise :

« Ce matin, tandis que le roi Albert passait en revue quatre mille mineurs belges venus à l'exposition de Bruxelles, l'un d'eux, un Liégeois, qui avait servi sous les ordres du roi Albert, alors qu'il n'était que capitaine de grenadiers, n'a pu contenir son émotion quand le roi s'est approché de lui. Il lui a tendu sa large main en s'écriant :

— Nom d'un tonnerre ! mon capitaine, cela fait plaisir de se revoir !

» L'entourage fut éffaré ; mais le roi, souriant, serra la main de son ancien soldat et répondit :

— Ah ! oui, mon brave, c'était le bon temps ! »

Nous connaissons un chef d'Etat qui n'aurait pas eu cet esprit d'a-propos.

L'ordre du jour

Hier, M. Berteaux qui avait fait une charge à fond de train contre la déclaration et le discours de M. Briand a reçu de celui-ci une volée de bois vert : « Il suffit de causer pour s'entendre, a dit aussitôt M. Berteaux. Je ferai partie de votre majorité. » On se serait cru à une comédie de Molière.

Mais, la rage d'exclusion qui possède M. Berteaux ne l'a pas abandonné pour cela, et il a prétendu exclure les progressistes de la majorité dans laquelle il entrerait. Ce qui lui a valu une seconde tournée de bois vert aussitôt servie par M. Aynard.

Et finalement se sont rencontrées dans l'urne en faveur de M. Briand.

La majorité de M. Briand est par suite de 404 voix. Elle est trop forte pour en être une. Que M. Briand étudie les noms de sa majorité et il s'en convaincra. La majorité fidèle et sûre qu'il a demandée, il verra qu'elle est loin de 404 membres de la Chambre.

Et pourtant, il ne l'a obtenue qu'au moyen du plus cruel sacrifice pour un orateur de sa trempe, au moyen du sacrifice de l'essence de son discours et de sa déclaration.

L'ordre du jour de confiance dans le gouvernement est, en effet, tout le contraire de la déclaration et du discours ministériels. Il en est la condamnation. Vainqueur dans sa déclaration, M. Briand a accepté d'être vaincu dans l'application de sa déclaration.

La Chambre, fidèle à la politique traditionnelle du parti républicain.

Qu'est-ce donc que cette politique traditionnelle du parti républicain, sinon une politique d'injustice et d'oppression ?

Qu'est-ce donc que cette politique traditionnelle en présence de la politique de justice et de liberté que M. Briand a déclaré avoir reçu du pays la mission de pratiquer ?

Dans son discours, M. Briand a dit : « C'est assez, » et dans l'acceptation de l'ordre du jour, il a dit : « Encore. »

L'ordre du jour précise ce qu'il entend par « fidélité aux traditions du parti républicain ». Il donne sa confiance au gouvernement.

Vous condamnez l'œuvre de réformes des

trois précédentes législatures, pour pratiquer une politique d'action laïque...

Les trois précédentes législatures avaient demandé au suffrage universel l'approbation de leur œuvre, en lui demandant de renouveler le mandat des membres de la majorité de la dernière. Le suffrage universel l'a refusé. Elle a même prononcé sa condamnation en chassant de la Chambre nouvelle 200 des membres de la Chambre ancienne.

Dans son discours, M. Briand a assuré avoir compris la leçon. Dans l'acceptation de l'ordre du jour de confiance, il l'a méconnue.

Dans son discours, il était avec le pays ; dans l'acceptation de l'ordre du jour de confiance, il a été avec la vieille majorité repoussée par le pays.

Et pour bien marquer la différence entre le discours et l'acceptation, dans son discours il a dit qu'il suivrait une politique de « défense laïque », et il a souffert qu'on lui imposât une politique « d'action laïque ». L'action laïque, c'est la continuation des persécutions. En acceptant « l'action laïque », il a renié sa parole : « C'est assez. »

Que les radicaux et les progressistes, après s'être mutuellement promis à maraques que vous-le, se soient mis d'accord sur un tel ordre du jour, accepté par M. Briand, c'est leur affaire.

Mais nous comprenons mal qu'un certain nombre de libéraux, qui ont souffert des trois dernières législatures, qui ont lutté pied à pied contre les iniquités, les persécutions et les spoliations de leurs lois, de leurs décrets et de leurs pratiques, qui savent ce que c'est que « l'action laïque », pour avoir vu les radicaux partir en exil dépourillés de leurs biens ; pour avoir vu le Pape traité en incantation et l'Eglise traitée en ennemi ; pour s'être eux-mêmes traqués dans leur foi, dans leur conscience, jusque dans leurs foyers, où leurs carrières et celles de leurs enfants ont été brisées, nous comprenons mal que ces libéraux aient voté l'ordre du jour, c'est-à-dire la continuation de l'action laïque.

Nous en éprouvons grande peine et rendons hommage aux catholiques éminents, aux hommes politiques consommés, aux patriotes fidèles, eux, à la volonté du pays, qui n'ont pas hésité à voter résolument contre.

J. B.

Nouveau dirigeable allemand détruit

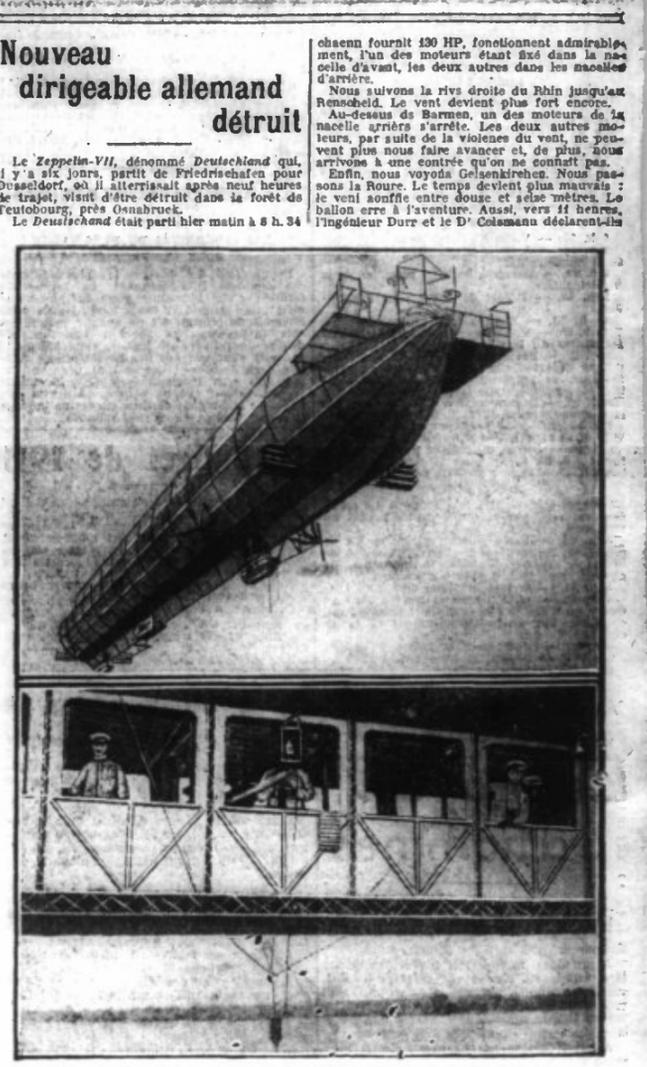
Le Zepplin-VII, dénommé Deutschland, qui y a six jours, partit de Friedrichshafen pour Düsseldorf, où il atterrirait après neuf heures de trajet, vient d'être détruit dans la forêt de Teutobourg, près d'Osabruck.

Le Deutschland était parti hier matin à 6 h. 34

chacun fournit 120 HP, fonctionnement admirablement, l'un des moteurs étant fixé dans la nacelle d'avant, les deux autres dans les nacelles d'arrière.

Nous suivons la rive droite du Rhin jusqu'au Renscheid. Le vent devient plus fort encore. Au-dessus de Barmen, un des moteurs de la nacelle arrière s'arrête. Les deux autres moteurs, par suite de la violence du vent, ne peuvent plus nous faire avancer et, de plus, nous arrivons à une contrée qu'on ne connaît pas.

Enfin, nous voyons Friedrichshafen. Nous passons la Rour. Le temps devient plus mauvais ; le vent souffie entre doux et sévère. Le ballon erre à l'aventure. Aussitôt, vers 11 heures, l'ingénieur Durr et le D^r Colmann déclarent-le



Le « Zepplin-VII » — Une nacelle

de Düsseldorf, emmenant avec lui 17 représentants de la presse allemande et française.

Un rédacteur du *Berliner Tageblatt*, qui se trouvait parmi les passagers, raconte ainsi l'accident :

— Notre voyage devait durer environ quatre heures, vers Eberfeld.

Dès le début, l'ingénieur Durr, qui nous pilote, a à haute voix un vent contraire soufflant de huit à dix mètres à la seconde. Cependant, nous avançons lentement. Les trois moteurs, dont

que l'atterrissage est nécessaire, mais le vent empêche l'atterrissage.

Vers 2 heures, le troisième moteur est de nouveau remis en état ; on espère tout de même arriver à Munster, mais le dirigeable s'avance plus ; il plane longtemps au-dessus de la ligne de chemin de fer qui conduit à cette ville. Nous espérons y arriver, mais pendant deux heures nous restons dans cette situation. On arriva à planer seulement au-dessus de Mohr.